

Cette pensée la fit sourire. Les scénaristes, ébahis comme tout le monde par la nouvelle sensationnelle, avaient décidé de l'inclure dans le film en cours de tournage. Sous leur plume, la capsule spatiale était donc devenue l'arme du crime parfait, un moyen moderne de dissolution du lien matrimonial dans un pays où le divorce était encore interdit. Au carrefour, la voiture s'arrêta devant un kiosque à journaux. En vitrine, les couvertures criardes des magazines se chevauchaient comme les écailles d'un serpent multicolore. Édith Piaf venait d'annoncer ses fiançailles avec Théo Sarapo, un garçon coiffeur de vingt ans son cadet. Édith, rabougrie, carbonisée comme de l'amadou, partie en fumée, rien d'autre. La presse à scandale tenait là une nouvelle proie et le gros titre renvoya la comédienne à sa propre condition de femme, à son ancien mari, son fils handicapé, aux infidélités de Rossellini, à ses amants toujours plus jeunes à mesure qu'elle vieillissait. À quoi ça sert d'aimer? Elle rêvait à présent d'une solution tout-en-un, que ce soit une rencontre amoureuse, un médicament, ou même un film. Il lui fallait cette potion unique qui résoudrait tous ses problèmes. La vieillesse espère une panacée sans bien comprendre qu'il s'agit de la mort. Elle alluma l'autoradio AM et la voix d'Edoardo Vianello emplît l'habitacle. « *Guarda come dandolo, guarda come dandolo / Con le*

*gambe ad angolo, con le gambe ad angolo*\*. » *A posteriori*, le twist n'était-il pas une référence inconsciente à la figure christique de Gagarine gesticulant entre ciel et terre? Quoi qu'il en soit, on se trémoussait beaucoup en ce mois d'octobre 1961. Les lumières au néon des drugstores s'allumaient. Clignotement rouge dans la nuit naissante réfléchi par les chromes, vrombissement électrique. Les dancings, les restaurants se remplissaient dans une agitation, un acharnement de plaisirs, comme celui qui se sait condamné dévore son dernier repas, fume sa dernière cigarette avec avidité, jusqu'à la toute dernière bouffée. Elle traversa le Tibre et obliqua toujours plus à l'ouest, dans les derniers feux du soleil. La ville se défaisait, linge qui s'effiloche jusqu'à la trame, des quartiers bourgeois et décadents jusqu'aux premières terres agricoles de la périphérie en passant par les cités populaires anciennes et nouvelles. Les jardins ouvriers grandissaient jusqu'à devenir des champs. Pour toute la génération d'après-guerre, la Via Aurelia Antica était la route des vacances, l'équivalent italien de la nationale 7, avec ses villes étapes, ses stations ENI à l'inox brillant et ses trattorias plus ou moins improvisées sur les bas-côtés. On allait vers la mer, comme un fleuve. L'asphalte d'un noir immaculé venait d'être refait, sans marquage au sol, et la

---

\* « Regarde comme je me balance / Avec les jambes formant un angle. »

voiture filait à présent, libérée de la congestion des embouteillages, tubard en rémission qui reprend enfin son souffle. Elle accéléra. Les Fiat 600 seraient à droite sur son passage. On distinguait encore la silhouette des cyprès et des pins parasols dans le clair-obscur. Bientôt, seuls les phares de la voiture permettraient de déchiffrer les panneaux publicitaires qui ponctuaient la route, comme autrefois les six mille esclaves crucifiés par Crassus le long de la Via Appia : Cinzano, Alitalia, Biancosarti, Coca-Cola, Moto Guzzi. Elle discernait à présent les quatre étoiles du nouveau dieu Philips, *Elettrodomestici*\*. Il faut que je joue le rôle écrit par Pasolini, pensa-t-elle, celui de la putain à 2 000 liras parce qu'on veut encore de moi. Elle s'était élevée au-dessus de sa condition et vivait dans la hantise de sombrer à nouveau dans la misère. Un panneau annonça « Genova 550 km ». Elle qui ne supportait pas d'être seule, ne serait-ce qu'un instant, terrifiée à l'idée que la mort puisse profiter de son isolement pour venir enfin la saisir, avait entrepris ce périple sur un coup de tête, n'en parlant à personne. On ne savait pas où elle était. Magnani avait fui Rome, ses ténèbres stylisées, son parfum de catacombes pour se délivrer d'un doute, parce qu'elle comptait sur le destin, parce qu'elle voulait encore séduire. Avant tout, elle croyait aux

---

\* « Appareils électroménagers », en italien.

signes, à leurs promesses toujours renouvelées et n'en avait jamais assez. Toute sa vie, elle avait ressenti ce besoin suffocant d'être aimée. Tout d'abord, il y avait eu la petite Anna, une menteuse pathologique qui rêvait sa vie pour échapper à la réalité, « Regarde, grand-mère ! Je suis la louve qui donne le sein à Romulus et Rémus », puis la jeune femme si peu sûre d'elle qui se consumait d'amour pour n'importe qui, s'humiliait en quémendant des caresses, et enfin, la jalouse et despotique Magnani, obsédée par le contrôle et la possession à mesure que la vie la déposait. Il avait suffi qu'elle s'éloigne, qu'elle parte un peu moins d'un an aux États-Unis pour qu'on lui vole sa place. Cet Oscar qu'elle avait tant désiré était en fin de compte un cadeau d'adieu, la montre gravée qu'on offre au chef de service quand il prend sa retraite. Et partout où elle allait, il n'y en avait plus désormais que pour Sophia Loren. Les réalisateurs, les scénaristes et les hommes en général n'avaient d'yeux que pour elle. Avoir épousé le producteur Carlo Ponti devait aussi lui ouvrir quelques portes, la garce ! « Qui va nourrir les chats faméliques de la Villa Borghese en mon absence ? » pensa-t-elle tout à coup. Il lui était impossible de s'éloigner trop longtemps. Elle jeta un regard dans son rétroviseur. À qui étaient ces yeux de corbeau qui la dévisageaient ? La dernière fois qu'elle s'était rendue à Gênes, c'était en septembre 1954 pour prendre

le bateau. Elle avait une peur panique de l'avion comme de la maladie. Il lui avait fallu traverser l'Atlantique, puis les États-Unis en train pour aller tourner à Hollywood. Le paquebot *Andrea Doria* était alors flambant neuf. À peine deux ans plus tard, le navire percuta le *Stockholm* dans la brume au large de Nantucket et sombra au petit matin entraînant la mort de cinquante et une personnes. Elle se souvenait du luxe de sa cabine, des promenades sur le pont en compagnie de Tennessee Williams, des dîners en robe de soirée et maintenant, elle revoyait en songe les mêmes lieux envahis par les algues, l'eau sirupeuse et glaciale, les poissons des profondeurs avec leurs écailles décolorées par l'absence de lumière, leurs yeux vitreux, aveugles, leurs mouvements lents. Une certaine image de l'enfer. Par peur de la catastrophe aérienne, elle avait embarqué sur un navire pourtant voué à sombrer. « Quel dieu ironique peut bien faire ce genre de blagues ? Peut-être est-ce le même qui donne la polio aux petits enfants », s'exclama-t-elle en ayant une nouvelle pensée pour son fils. Il lui arrivait de plus en plus souvent de parler toute seule. La route longeait la mer sans qu'on puisse l'apercevoir. De toute façon, il faisait trop sombre maintenant pour voir quoi que ce soit. Il fallait deviner la mer, la sentir par la fenêtre entrouverte, comme une présence bienveillante qui accompagne le voyageur. Un peu de sel se déposait

sur ses lèvres. La nuit s'opacifiait et il n'y avait plus rien de part et d'autre de la voiture. La périphérie s'était restreinte avec l'obscurité. Le monde visible se résumait désormais à un long ruban de goudron lisse et parfait filant vers le nord le long de la côte du Latium. Les pneus Pirelli de la Lancia chuintaient de manière régulière sur la chaussée neuve, bruit de fond hypnotique et répétitif qui aurait bercé n'importe quel conducteur vers le sommeil et la mort, mais Anna avait tous les sens en éveil et se prenait pour Nox, la déesse de la nuit. À la radio, les tubes du dernier festival de Sanremo s'étaient enchaînés sur la Rai 2. Adriano Celentano et son chœur de sirènes emplissaient maintenant l'habitacle. « *Con ventiquattromila baci / Così frenetico è l'amore / In questo giorno di follia / Ogni minuto è tutto mio\**. » Anna, pensive, laissait son esprit dériver. L'aiguille du compteur affichait 120. À bien y réfléchir, elle n'avait jamais été heureuse. Une fois amoureuse, elle était terrifiée par l'existence de rivales potentielles et infligeait un enfer à l'homme du moment. Quand elle était en bonne santé, elle était obsédée par la présence imperceptible de la maladie, le moindre dérèglement devenant alors la manifestation d'un mal incurable. Quand elle était devenue mère, la seule joie authentique de son existence lui avait été arrachée par le virus ayant

---

\* « Avec vingt-quatre mille baisers / Aussi exaltant est l'amour / En ce jour de folie / Chaque minute m'appartient. »

frappé sa progéniture. La vie l'avait rendue méfiante. On finissait tôt ou tard par l'abandonner. En fin de compte, c'est sa capacité toujours renouvelée à l'anticipation qui avait ruiné ses chances de bonheur. Pour elle, le présent n'existait pas. Elle était prise en étau entre la persistance du passé et l'angoisse de l'avenir. Après le beau temps vient la pluie, après l'amour, le mensonge et la rupture, après le succès, l'oubli. L'enfant lui-même qui avait pourtant symbolisé le futur incarnait à présent la déception. Même dépendant, le corps brisé, il avait pris ses distances et l'avait plantée là, comme tous les autres. Malgré tout, elle n'avait cessé de l'aimer, alors que son père, lui, avait foutu le camp, comme l'avait fait le propre père d'Anna. Il avait fallu apprendre à vivre avec les orthopédistes, les béquilles, les broches, les chaussures adaptées, la rééducation et les instituts de soins. Comment se fait-il que la relation entre une mère et son fils unique soit toujours un peu perverse ? Il s'agirait pour les femmes de la relation hétérosexuelle idéale. Le garçon fait tout ce qu'on lui demande, aime en retour d'un amour inconditionnel et ne réclame même pas de sexe en échange comme le ferait un homme. Mais ça ne dure jamais.

Le cinéma, quant à lui, avait été l'école de la frustration. Magnani n'était jamais satisfaite et les récompenses étaient fausses, hypocrites, injustifiées. Elle méritait moins et en même temps

elle valait toujours plus. Lorsque les propositions s'étaient raréfiées, elle avait enfin pu dire à ses amis : « Ah, vous voyez, je vous l'avais bien dit ! » Les rivales tant redoutées, sur le plan sentimental aussi bien que professionnel, étaient enfin sorties de l'ombre. Il en irait de même pour l'impotence et la mort. La catastrophe annoncée finissait toujours par survenir, que ce soit la maladie ou l'échec. Il suffisait pour cela d'attendre assez longtemps.

À mesure que le macadam se déroulait, Anna songeait aussi à ce scénario dont Dino Risi et Ettore Scola lui avaient parlé au cours d'un dîner, l'histoire de deux types que tout oppose et qui roulent à tombeau ouvert sur cette même route, filant vers la Ligurie sans but véritable, un peu comme l'Italie s'abreuvait de vitesse et de mensonges. Dans son souvenir, ça ne pouvait que mal tourner. Le malhonnête qui devait être joué par Alberto Sordi l'emportait sur le naïf et pur dans un vacarme continu de klaxon musical. Le roublard survivait au timide. Ainsi allait tout le pays dépassé par la marche inéluctable du progrès. Elle ignorait où en était ce projet, mais il n'y avait pas de rôle pour elle de toute façon. Elle avait beau faire les yeux doux, charmer ses invités qu'elle rinçait au champagne dans les meilleurs établissements de Rome, il n'y avait jamais de rôle pour elle. Cette Italie qui ratait le tournant de la modernité et s'appêtait à chuter du haut d'une falaise toscane l'avait

réduite à un monument qu'on visite encore une fois de temps en temps, qu'on exhibe aux touristes, mais qu'on exclut de la vie quotidienne. L'autre Italie, celle des entrepreneurs milanais et de la télé-vision, s'était choisi de nouvelles icônes. Elle se sentait parfois comme la colonne de Marc-Aurèle, autour de laquelle on continue de tourner, par habitude et pour couper à travers la ville, mais qu'on ne regarde plus.